

Sur tes pas...

Aurore Barillon

Sur tes pas...

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Les Ombres du loch Fyne, City Editions, 2021

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13929-6

Prologue

23 mai 1993

La viande est trop cuite. Loin d'être brûlée. Juste trop cuite pour celui qui la préfère saignante. Son silence devient éloquent. Elle frémit chaque fois que la lame de son couteau coupe le steak.

Elle mâche avec difficulté une bouchée de pâtes. Cette dernière lui paraît étouffante. Un nœud se forme dans sa gorge à tel point qu'elle redoute le moment où elle devra déglutir. En même temps, n'est-il pas souhaitable que sa bouche soit vide au moment où il abattra son courroux ?

Elle avale.

En silence.

Il pose sa fourchette, saisit son verre de vin. Pas le premier ni le deuxième. Il achève la seconde bouteille, tandis qu'elle n'y a pas touché. Il reprend la découpe de sa viande. Le morceau ne se détache pas. Le couteau bute sur un nerf, un os peut-être. Elle n'ose pas bouger. Le fracas du manche ébrèche le bord de l'assiette. Elle sursaute, ferme les yeux, les rouvre et fixe sa propre assiette.

« Regarde ce que j'ai fait à cause de toi ! Cette viande est dégueulasse ! Ta cuisine est dégueulasse ! Il martelait chaque mot. Ce n'est pourtant pas si difficile de cuire un steak, non ? »

Il frappe la table du plat de la main.

« Réponds-moi quand je te pose une question. Espèce d'incapable ! Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter pareille cruche ? Je ne te demande pas de préparer un coq au vin. Et je t'ai déjà dit cent fois de te changer avant de passer à table. Tu ne ressembles à rien. Regarde tes cheveux... quel homme voudrait de toi ? Sincèrement, tu devrais t'estimer heureuse que je t'aie épousée ! Mais tu vas me répondre, bon sang ! »

Elle lève les yeux de son assiette quasi intacte, son visage éteint. Même la peur ne s'y accroche plus. Cette vision renforce la colère de son bourreau. Il aime quand elle le craint. Cette absence de réaction le fait fulminer. D'un geste du bras, il balaie la table. Vaisselle et couverts heurtent le sol. L'assiette éclate, tandis que le verre explose.

« Ramasse, maintenant ! »

Repoussant sa chaise, elle se lève. La petite pelle et la balayette se trouvent sous l'évier. Elle veille à ne pas écraser de débris de verre, les rassemblant en tas. Elle saisit les fragments de l'assiette en prenant soin de ne pas se couper.

Il se dresse à côté de son œuvre. Quand elle se relève, un tesson glisse hors de la pelle pour se disloquer à ses pieds.

« Idiote ! Salope ! hurle-t-il. Que cherches-tu ? Tu veux me blesser par-dessus le marché !

– Non... excuse-moi...

– T’excuser ? T’excuser ! C’est la meilleure... espèce de bonne à rien. »

Il saisit son poignet et le tord jusqu’à ce qu’elle lâche tout. Elle se contorsionne pour échapper à sa poigne, ce qui l’incite à la raffermir. Les larmes commencent à affluer, compagnes immuables de son supplice. Elle voudrait les contenir, mais en vain.

Sa vue se brouille quand elle reçoit le premier coup. Le revers de sa main, celle avec la chevalière de son père, s’abat sur son visage. Elle sait que son arcade sourcilière vient de se fendre. Le sang ne tarde pas à couler le long de sa joue.

Elle se retient de plaquer sa main libre sur la plaie. Ce geste pour contenir la douleur attisera sa fureur. Cependant, il arrive que son manque de réaction le pousse à redoubler de violence. C’est le cas.

Les gifles pleuvent. Elle parvient à s’écarter. Il la rattrape et la projette contre le réfrigérateur. Quand elle comprend qu’il va encore la frapper au visage, elle place ses bras en bouclier. Cette mince protection ne l’arrête pas.

Ses jambes ne la portent plus.

Elle s’affaisse.

Alors, les coups de poing se changent en coups de pied.

Son esprit se replie sur lui-même, rétrécissant chaque fois un peu plus.

La douleur n'existe plus. Elle n'est plus qu'une notion abstraite, une réminiscence, une sensation passée.

Recroquevillée, elle ferme les yeux.

Seul un souvenir l'habite.

« Quand on ne peut revenir en arrière,
On ne doit se préoccuper que de
La meilleure façon d'aller de l'avant. »

Marc-Aurèle

Chapitre 1

7 juin 2018

L'enterrement a eu lieu la semaine passée. Tout s'est enchaîné : l'annonce de l'accident, la recherche des dépouilles sur un terrain difficile d'accès, leur rapatriement, leur identification. Se peut-il qu'ils soient toujours vivants ? Qu'ils ne soient pas montés dans cet avion ? Joséphine les mettait sans cesse en retard... Ces interrogations l'ont taraudée jusqu'à la découverte des corps... ou plutôt de ce qu'il en restait.

Pour une fois, Eléonor aurait voulu qu'ils manquent leur vol. Quelques heures encore avant le crash, sa mère lui racontait les merveilleux paysages qu'ils avaient contemplés.

L'incompréhension a laissé la place aux questionnements, à la colère, puis à l'affliction. Plusieurs

causes ont été évoquées, allant de l'avarie mécanique au tir de missile, en passant par l'acte terroriste.

Pour son frère, connaître les raisons de l'accident ne ramènera pas leurs parents. Il est un homme pragmatique sur lequel on peut compter. Il tient son physique de colosse de leur père, tandis que leur sœur Isabelle a emprunté ses traits à leur mère. Chercher ces ressemblances ravive sa peine. Les sanglots secouent sa poitrine, ses mains tremblent et elle les plaque sur ses yeux pensant pouvoir contenir les larmes.

La jeune femme ne sait plus ce qu'elle pleure. Tout se mélange dans sa tête ; son monde vient de s'effondrer en une succession d'événements : la lecture du testament de leurs parents a bouleversé leur vie. Tout se disloque et la seule solution logique semble être la fuite. Alors qu'elle rassemble ses affaires, son matériel photo, quelques clichés, les mots du notaire résonnent encore.

« Vos parents m'ont confié cette carte mémoire à vous remettre après leur mort. »

Elle avait regardé le visage de sa mère occupant tout le champ de la caméra, son père assis en retrait.

Ma chère grande fille,

Tu as été mon rayon de soleil à l'instant même où tu es entrée dans notre vie. Je te voyais grandir

tout en pensant à la jeune femme que tu deviendrais. Ta joie, ton énergie, ta créativité m'émerveillaient.

Pendant de longues années, j'ai imaginé toutes les fois où j'aurais dû te parler, te révéler notre secret, seulement je craignais qu'il détruise notre famille. Richard ne comprenait pas mon silence jusqu'à ce que nous ne puissions plus dissocier ton existence de la nôtre. Alors nous nous sommes tus.

La nuit du 23 mai 1993, tu as fait irruption dans notre quotidien. Nous devions t'accueillir ta maman et toi. Quand Constance est arrivée au domaine, tu dormais enveloppée dans sa veste. Son anxiété était visible. Elle t'a déposée chez nous pour repartir aussitôt. Elle voulait récupérer ta maman : elle parlait d'un mauvais pressentiment. J'aurais préféré qu'elle reste, car l'orage s'intensifiait et je devais veiller sur ma petite Eléonor mourante.

Mon bébé nous a quittés avant les premiers rayons du soleil et alors que je pleurais sans parvenir à m'arrêter, tu as passé tes bras autour de mon cou.

Je savais que j'aurais dû te raconter toute cette histoire de vive voix plutôt que de me taire lâchement. Il me suffisait de te regarder, de contempler ton sourire pour sentir mon courage s'étioler. Richard t'aimait tant que je ne voulais pas non plus lui ôter cette seconde chance que la vie nous offrait.

Te connaissant, je pense que tu as déjà compris notre secret même s'il te manque encore quelques éléments. Ton père frappait ta maman. Constance était déterminée à vous aider toutes les deux. Leur amitié datait du collège. Elle a tout organisé. Angélique, ta maman, aurait dû être avec toi. Nous aurions dû vous héberger. Seulement, elle ne voulait pas courir le risque que ton père ne bloque votre fuite, alors elle est restée avec lui dans l'espoir de ne pas éveiller ses soupçons en s'enfuyant en pleine nuit. J'insistais pour que Constance ne reprenne pas la route, mais elle était de ces personnes qui, en de pareilles occasions, n'écoutent que leur cœur.

Le jour suivant ton arrivée, Richard s'est rendu en ville ; nous devons effectuer les démarches nécessaires pour notre petite Eléanor. Quand il est rentré, son visage était blême. Constance était morte dans un accident de voiture et la police demandait l'aide de la population pour retrouver une femme, Angélique, qui aurait kidnappé sa fille, Sarah, âgée d'un peu plus d'un an. Nous ne savions pas comment agir. Devions-nous appeler la police ? T'aurait-elle confiée à ton père ? Pourquoi évoquait-elle un enlèvement ? Où se cachait ta mère ? Nous nous attendions à la voir apparaître devant notre porte pour te récupérer et, alors que cette simple idée me dévastait, une autre avait germé dans mon esprit. Pour te dissimuler, nous te ferions passer pour notre fille. Je n'ose imaginer ce que tu penses de moi et de ma folie. Je souffrais tellement de la mort de ma petite

Eléanor que j'en perdais la raison. Angélique ne vint jamais, m'incitant un peu plus au mensonge.

J'espère que cela te consolera de savoir que je n'ai jamais regretté cette décision et même si notre petite fille est restée dans notre cœur, nous t'avons aimée sans distinction. J'ai toujours eu le sentiment que ton arrivée lui avait permis de partir en paix.

Notre petite Eléanor repose sous le vieux chêne où je t'emmenais jouer.

Pardonne-moi, ma chérie. Pardonne notre amour sincère qui doit te paraître si égoïste.

La vidéo s'interrompt avec pour dernière image la large main de son père qui appuie sur le bouton achevant l'enregistrement.

Ses pensées continuent de s'entrechoquer. Toute sa vie prend la forme d'un vaste mensonge. Elle examine les clichés.

« Tu n'es pas obligée de partir ! »

Eléanor sursaute. Son frère se tient sur le seuil de la porte, appuyé contre le cadre comme s'il devait le maintenir en place. Depuis le décès de leurs parents, Armand semble porter le poids du monde sur ses épaules comme leur père avant lui.

« Je le sais...